

Bien des ingrats sauvés par le sang de ton Fils
 Rougiraient de prier au pied du crucifix,
 Sur les dalles du sanctuaire ;
 Et l'amour ne dit plus à leur cœur inconstant :
 Que tu donnas tes pleurs quand Dieu donnait son sang
 Sur la montagne du Calvaire.

O mère, prends mon cœur, rends-le digne de toi...
 Et, s'il faut que mon front, pour plaire au divin Roi,
 Porte une couronne d'épines,
 Inspire-moi l'amour céleste des douleurs,
 Et je verrai joyeux ou mon sang ou mes pleurs,
 Mêlés à ses larmes divines.

La douleur a pour moi d'ineffables attraits.
 Pour imiter ton Fils, ô Mère, je voudrais
 Prendre la croix pour mon seul livre,
 Goûter à son calice, et, pressé dans tes bras,
 Fouler d'un pied vainqueur les plaisirs d'ici-bas :
 Mourir à la terre, c'est vivre.

L'exil est si pénible et le ciel est si beau,
 Qu'aux regards du chrétien la tombe est un berceau
 Où l'immortalité commence.
 Pour l'âme qui grandit dans le sang de Jésus,
 La terre n'a jamais que des rêves déçus,
 Le monde est un désert immense.

Si ce monde orgueilleux m'adresse ses dédains.
 Pour soutenir mon âme étends vers moi les mains.
 Penche sur moi ton doux visage ;
 Montre-moi l'étendard de Jésus...et le ciel,
 Et que j'achève un jour sur ton sein maternel
 Mon terrestre pèlerinage.

Mai 1873.

MAX. NICOL.